

Francis Bérezné

J'aurais dû

J'aurais dû rester noir. Étendu dans les herbes hautes et le sainfoin, parmi le trèfle à trois et quatre feuilles, auprès d'Elle, à l'ombre de son grand corps chaleureux, regardant jouer nos deux bambins, j'aurais profité sans fin et sans partage des talents innombrables de notre communauté. Philo, mon fils, et sa fille Théa, auraient mêlé sous nos yeux rêveurs leurs jeunes membres dans une lutte confiante et fraternelle, exprimant à grands cris leur joie, faisant jouer tous les ressorts de leurs muscles et leurs souples articulations, et à travers ces jeux innocents nous aussi aurions continué à jouir de notre différence.

Au loin le souffle ahanant du chemin de fer et la sirène du steamboat auraient charmé nos cœurs. Levant les yeux nous aurions suivi du regard le vol lourd et majestueux de la double montgolfière, entraînant sous elle une légère nacelle, et nous aurions cru voir nos âmes dévoler.

Le poète aurait déclamé ses vers dans la clarté du jour finissant :

Foin du langage!

Ce n'est pas dessus sa botte que je bouscule l'esclave marron.

C'est ma demeure et ma tombe.

Personne n'aurait applaudi, ni le forgeron retenant un temps son marteau au-dessus de l'enclume, ni le géomètre délaissant un moment son compas, ni le peintre écartant de la toile ses pinceaux, ni surtout les tout jeunes amants enlacés auprès du chêne vert. Pour autant Philo et Théa n'auraient pas cessé de modeler en noir et blanc le plus joli monstre à deux têtes qu'on eut jamais pu voir.

Personne n'aurait jeté la pierre au poète. Nous aurions pris le chemin du temple en conversant, ramassant des galets pour accomplir nos rites.

J'aurais dû rester noir. Le temps se serait écoulé sans accroc. J'aurais continué d'être ému par mes mains sur ses hanches, ravi comme si elle fut ma propre création. Nos nudités se seraient magnifiées dans la lumière, puis l'ombre des nuages courant le long du rivage aurait défait nos corps, confondant nos limites. Nous aurions cueilli à profusion les fruits mûrs. Même le peintre aurait chanté :

Un trait suffit à me savoir
Parfois les couleurs et leurs noms
M'égarent dans des lieux inconnus.

Pourquoi donc ai-je cessé d'être noir ? pour m'instruire, devenir meilleur, ne plus chasser le cochon ? Mais je sombre insensiblement dans la mélancolie et je m'éloigne de la communauté.

Celle-ci s'est agrandie aujourd'hui d'un photographe. Il nous est venu de la mer et à peine débarqué il s'est empressé de nous tirer le portrait. Sur la photo je suis noir, définitivement noir ; et Philo que je tiens dans mes bras est noir lui aussi. Pourquoi donc ai-je cessé d'être noir ?

Je n'aurais pas dû me lever le sein fier et grondant ! J'aurais continué, soumise et sereine, à sentir ta main droite posée sur mon épaule. J'aurais entendu les cris joyeux de nos enfants se mêler au bruit ténu de la laine qui s'enroule et se déroule autour de la quenouille. Ma chair se serait souvenue

de la tienne. Toi mon ami à la barbe superbement fleurie et au sexe aujourd'hui infécond, et mes viscères auraient frémi au rythme lascif et proche du souffle calme de Théo. Toute pénétrée du mystère de la naissance de Philo, son fils, j'aurais révééré les yeux clos l'absente de lumière, sa mère, l'absente qui tisse pour nous les liens de la communauté. Après que le poète eut déclamé ses vers, j'aurais en conversant cheminé jusqu'au temple et ramassé pour elle un galet noir aux veines publiant de blanches nébuleuses. L'un d'entre nous accomplissant le rite l'aurait poli et frotté d'huile, et Toi, mon ami tu aurais à tous adressé la Question :

O galet, tu dessines blanc sur noir son portrait. Quelque part, un galet de marbre semblablement veiné le dessine noir sur blanc. Ce ne sont que galets, pourquoi en proposer l'échange ?

Et mon fils Léon aurait répondu :

Pour nous regarder en face !

Merveilleuse insolence de la jeunesse qui dénonce à coup sûr la règle la plus sage, la mieux consentie de notre communauté : ne jamais comme un fer croiser le regard. Ne jamais se voir dans l'autre comme dans un miroir, ni creuser sa pupille étrangère.

Pourquoi me suis levé le sein fier et grondant ? pour défendre Léon et l'instruire, le voir devenir meilleur, ne plus le voir chasser le cochon ?

Maintenant la mélancolie me gagne. Je deviens triste et le sort de la communauté m'est indifférent.

Nous aurions sans un mot quitté l'enceinte du temple et longé la vague déferlante. À l'ombre du chêne vert, notre lieu d'élection, je me serais assise à ton côté, et mon fils Léon, tout à l'instant présent, aurait flatté le chien d'une main caressante. Ils auraient gambadé et chahuté ensemble, sans casser le verre et la bouteille de vin frais, sans piétiner le pain ni écraser la grappe de raisins.

Et voilà que j'ai brandi le drapeau innommable de la révolte! J'ai tout perdu pour une ombre, pour le monstre obscur, qui palpète en mon sein.

Aujourd'hui un photographe est venu jusqu'à nous, affrontant l'humeur imprévisible des flots. Sitôt débarqué il nous a fait poser. Sur la photo je suis assise, les yeux baissés, ta main posée sur mon épaule. Pourquoi me suis-je levé le sein fier et grondant?

J'aurais dû les suivre. Pourquoi avoir emprunté l'aride chemin de la solitude? Pour me faire mieux entendre? Pour qu'ils oublient jusqu'à mon nom? Pour que ma bouche profère jusqu'à les rendre fous, jusqu'à me rendre fou, les accents mortels de la poésie? Je ne les ai pas même vus s'éloigner sur le chemin du temple, que déjà renonçant à nos rites, j'éprouvais douloureusement un manque, mais sans trop y prêter attention. Puis une absence ronde, polie, noire et dure, un vide s'est précisé au creux de ma poitrine, en forme de galet, qui m'a coupé le souffle.

Quand on m'a montré la photographie où je parais au milieu d'eux paresseusement, lisant des vers, j'ai compris

qu'avec cette image où je suis parmi eux, paresseusement lisant des vers, ils tromperaient durablement la nuit dans laquelle je sais qu'ils s'enfoncent. Je pressens bien pourquoi je n'ai pas pu les suivre. J'aurais dû le leur dire!

J'aurais dû ne pas peindre l'avenir de la communauté. Je ne me serais pas couvert de honte, montrant à chacun les fantasmes qui m'habitent. J'aurais dû retenir mon pinceau et mon inspiration. Mais le hasard a voulu qu'un même songe se répète et me poursuive plusieurs nuits durant, et l'angoisse au réveil était telle que pour m'en débarrasser j'ai peint ce rêve.

Je ne m'étendrai pas sur les détails techniques, et même j'éviterai toute description. Qu'on sache seulement que je crois avoir trouvé une solution originale pour substituer des images aux paroles qui permettent en général de raconter ses rêves.

Qu'on sache que j'ai fait référence à quelques peintres qui agissaient autrefois (agissent peut-être encore – il y a bien longtemps que je ne les fréquente plus) dans ces pays que j'ai quittés plein d'espoir, sans regret.

Mais suffit! Ce rêve et ce tableau, que la communauté a sévèrement jugés, me laissent insatisfait et trahi. Ma pensée s'est dissipée dans les brumes délétères de la mélancolie. Je veux ne plus rien faire, ne plus rien savoir, ne plus rien comprendre. Je ne veux plus peindre.

Tandis que j'étais absorbé par la réalisation de mon tableau, un photographe, venu je ne sais d'où, s'est autorisé de

lui-même à nous tirer le portrait. Je n'y comprends rien : sur la photographie, que je garde et que je regarde comme une obsession, je suis de face peignant un tableau dont on voit l'envers ; mais les instruments que je tiens et tous ceux disposés autour de moi me sont étrangers : ils ne servent pas à peindre d'ordinaire. J'aurais dû ne pas peindre l'avenir de la communauté... je serais resté peintre... Je serais devenu... J'aurais marché sur le chemin du temple, regardant le sol et ses aspérités, rencontrant à chaque pas la beauté. Observant les herbes qui surgissent imprévues entre les galets, choisissant parfois l'un, le plus anodin, le moins suggestif, pour le porter au temple et le confier à l'Ancien qui le tournant entre ses doigts aurait posé à tous la Question. J'aurais peint avec des touffes de sainfoin des tableaux d'herbes folles et de graines au vent, de trèfle à trois et quatre feuilles, tous les vivants portraits de la communauté.

Au lieu de cela je suis à moi-même étranger, sans désir, sans mémoire, et plein de honte.

Aujourd'hui le photographe qui semble avoir décidé de s'attarder parmi nous m'a montré, à moi seul, un cliché du tableau que j'ai peint : un enchevêtrement de lignes ocres et de terres vertes chante sur le carré de la toile. Et j'ai cru retrouver un instant toutes les histoires, toutes les couleurs, toutes les saveurs, toutes les odeurs attachées à la maison de mon grand-père. J'aurais dû ne pas peindre l'avenir de la communauté

J'aurais dû oublier.

Le regard franc et vif, volontaire, la barbe drue, noire, et les cheveux bouclés, le corps taillé dans un roc, j'aurais continué d'ignorer ce petit homme fragile qui m'habite. Sur cette grève incessamment battue par les flots, sur cette aire étroite, le visage tourné vers ces terres de l'Ouest restées inexplorées, les yeux broutant de loin Lise et sa grâce légère, le regard s'enroulant autour de sa taille comme la laine s'enroule autour de la quenouille, j'aurais continué de forger les outils et les cœurs de la communauté.

Le poète auprès de mon enclume aurait pour moi chanté ces vers :

Que le soleil finissant
Jette sur elle ses feux
Et que la nuit féconde
Son ombre

J'aurais longtemps encore extrait du limon ses richesses, et réveillé ses forces vives. J'aurais longtemps encore fait sonner mon marteau sur l'enclume, couvrant le bruit des vagues, courbant le fer docile. J'aurais longtemps encore accru les biens de la communauté.

Indigènes, belles indigènes que j'ai tant autrefois caressées, j'aurais dû vous oublier. Et toi surtout la morte, j'aurais dû t'oublier. Ce ne sont pas les remords qui m'assaillent, car je n'ai jamais porté la main sur toi, mais une blessure secrète qui remplit le présent.

Je peux marcher sans effort vers le temple et faire provision de galets pour servir à nos rites. Je peux ramasser les plus beaux, les plus gros, recouverts de mica, qui brillent comme

de gros diamants dans la main de l'Ancien tandis qu'il pose à tous la Question. Je peux être ici et maintenant attentif aux moindres désirs de la communauté, à ses plus petits mouvements d'humeur, au plus éphémère sentiment de chacun. Mais j'aime Lise, et ma blessure s'est ouverte.

Et je sais que je menace à tout instant de choir dans les marais de la mélancolie.

Sur la photographie que l'étranger venu du continent a prise de nous, on me voit beau et fort, solennel sans excès, simplement majestueux, et comblé par la grâce. Rien de mon amour ni de ma blessure ne transparait. J'aurais dû oublier.

Je n'aurais pas dû m'accorder ce repos! J'aurais dû continuer de labourer les sols! Et le monde à mes yeux n'aurait pas basculé au-dessous de l'horizon. Je ne me serais pas allongé dans l'herbe. Je n'aurais pas reposé ma tête éblouie sur la pierre.

J'aurais écouté d'un peu loin le poète chanter ses vers :

Et différents chemins borderaient la rivière. Au point désigné 0

Qui conduit au temple H

Je raisonne sur toutes espèces de jardins.

Voilà ce qui serait. Participant sans hiatus à nos rites, y mêlant mon savoir, j'aurais plus d'une fois répondu à l'Ancien lorsqu'il pose à tous la Question. J'aurais plus d'une fois extrait de ma ceinture le minuscule galet, rose pâle ou blanc de chair, ramassé sur le chemin du temple,

qui dans sa paume aurait semblé conscient de sa beauté,
comme un œil vif et malicieux, comme un heureux présage.

En retrait toujours, mais présent à ses fêtes, à ses joies et à ses plaisirs, j'aurais travaillé pour la communauté. Alerte, j'aurais continué avec Léon et Théo de chasser le cochon sauvage et au retour de la chasse j'aurais goûté les jeux de Philo et de Théa...

Mais je me suis accordé un repos. Et comme un horrible fardeau, la mélancolie m'a cloué au sol, m'épuisant de fatigue et d'ennui. Immobile j'ai déserté le sein de la communauté. Je n'ai plus d'appétit à vivre. Je ne peux plus même remuer la langue.

Sur le papier argentique qu'un photographe issu des flots sans doute a révélé à mes yeux étonnés je suis debout, un outil sur l'épaule, une main sur la hanche, et je dessine ainsi la force calme d'un labeur incessant.

Pourquoi me suis-je accordé ce repos ?

Moi l'Ancien, sans les voir je sais ceux qui commercent sur le rivage, ceux qui tracent le long des côtes le chemin des wagons et des locomotives, ceux qui dans leur montgolfière emportent le tour du monde et gagnent leur pari. Jamais je n'aurais dû leur accorder mes faveurs.

Jamais je n'aurais dû laisser le poète les chanter dans ses vers :

Monter lâcher du lest
cracher flammes et vapeur

échanger du regard
gagner du reste nos faveurs.

Jamais je n'aurais dû laisser le peintre croquer dans la rade
ce bateau inconnu et bruyant, ces marins qu'on dit aux
cheveux roux et à la barbe hirsute.

Jamais je n'aurais dû laisser ma compagne leur sourire.
Jamais les enfants leur parler.

À jamais j'aurais dû empêcher les fruits de la forge nous
quitter, les bienfaits de la terre disparaître, le rivage se
souiller de pas inamicaux; Théo monter sur leur pont et
Léon leur offrir un cochon. Les amants auraient dû se
cacher et Lise déplaire.

Je n'ai pas vu le photographe descendre du vapeur, ni sa
photographie, car mes yeux sont aveugles aujourd'hui. Mais
je sais ceux qui commercent, ceux qui voyagent et ceux qui
gagnent leur pari. Et je n'aurais pas dû...

Elle: tu n'aurais pas dû te moquer.

Lui: tu n'aurais pas dû te moquer.

Elle: tu n'aurais pas dû m'éviter du regard.

Lui: tu n'aurais pas dû m'éviter du regard.

Elle: tu n'aurais pas dû me le dire.

Lui: tu n'aurais pas dû le leur dire.

Elle: tu n'aurais pas dû refuser ma couronne de lierre.

Lui: tu n'aurais pas dû vouloir me la donner.

Elle: tu n'aurais pas dû me tourner la tête.

Lui: tu n'aurais pas dû...

Nous aurions pu être amants et ne plus répondre aux Questions...

Tu n'aurais pas dû nager si loin dans la mer. Je n'aurais pas manqué de te perdre. J'aurais continué de sentir ton museau frais contre ma joue. Et gambadant près du temple, aurais-tu aboyé en m'entendant répondre: pour nous regarder en face, à la Question?

Tu te serais couché en entendant le poète chanter pour nous, et pour toi qui ne peut les comprendre, ces vers:

Messenger
Vole de tes propres ailes
Et fais accroire ce que tu veux!
Est-ce pour toi une bonne nouvelle?

Tu aurais guetté le cochon et signalé son approche. Nous l'aurions attrapé. Mais au retour de la chasse tu aurais couru vers la mer et je t'aurais suivi. Ç'aurait été au moment même où le photographe aurait pris sa photographie. Et contre toute attente, en dépit du bon sens, on t'aurait vu couché sur le papier glacé, et moi aussi. Tu n'aurais pas dû nager si loin dans la mer...

Je suis Lise et je n'aurais jamais dû m'abandonner à vouloir être une autre. J'aurais accompli mon destin. J'aurais connu la tendresse du taillandier, ses baisers et ses caresses

qui brûlent dit-on comme le soufre. J'aurais ramassé sur le chemin du temple, portant en mon sein un enfant car je me sais féconde, un galet noir, aussi noir que Théo. Le déposant au centre du temple à même le sol de pierre, là où nul autel ne se dresse, là où une cavité prête à le recevoir assigne à tous une place égale, l'Ancien aurait posé sa Question :

La nuit se peut-elle changer en jour?

Et jouant d'audace j'aurais répondu : OUI

Ce qui veut dire que même dans ses moments les plus sombres la vie communautaire reste pour moi une source de lumière.

Filer le coton et dévider la laine me sont choses faciles. Troquer mes habits simples pour de lourdes parures, la tresse de mes cheveux pour une résille d'or, le naturel de mon paraître pour de somptueux bijoux, ma place à l'ombre du chêne vert pour les bras d'un sofa capiteux, et l'amour du taillandier pour les beaux yeux d'un capitaine, je n'aurais jamais dû le rêver.

J'aurais continué d'entendre notre poète chanter ses vers :

Ils sont déjà partis,
Mais nous ne les verrons pas aborder l'autre rive.
Puisse le doute ne pas les accabler
Et leur absence s'écrire.

Et j'aurais accompli mon destin.

Aujourd'hui, d'outre-mer, un photographe venu illustrer ses voyages m'a saisie tandis que je songeais à des fêtes inouïes, et dont j'étais la reine. Quelle ne fut pas ma surprise sur

la photographie de me voir émue et fière que se tourne vers moi le torse nu du taillandier, que mon regard sans le croiser soit au plus près du sien. Nous étions à nous-même une promesse de bonheur.

J'aurais mis mes pas dans les siens sur le chemin du temple. J'aurais confié mon cœur à la compagne de l'Ancien, la plus sage d'entre nous, la plus humble aussi. Auprès du chêne vert j'aurais accompagné le bruit sonore du marteau sur l'enclume du bruit ténu de ma quenouille. Nous aurions vécu simplement.

Un voile noir n'aurait pas recouvert tous êtres et toutes choses ; et les mots auraient gardé leurs couleurs. J'aurais accompli mon destin. Je n'aurais jamais dû m'abandonner à vouloir être une autre.

Assis sages qu'est-ce qu'on n'aurait pas dû faire... ?

On aurait été tournés l'un vers l'autre, comme pour des baisers. On aurait fait comme si on était toi blanc et toi noir, toi et toi, luttant jusqu'à la nuit. On aurait joué, sortis dehors, pieds nus. On aurait pas mangé, mais bu. On aurait vu le chêne vert et grimpé dans l'arbre.

On n'aurait pas dû casser, dit-elle, les branches.

On aurait mis du cœur à l'ouvrage et dessiné le champ d'herbes. On se serait fait voir. On l'aurait entendu chanter et on aurait fait des taches sur le papier glacé.

On aurait dû, dit-elle, se faire beaux pour la photographie. On se serait vus, toi et toi, luttant jusqu'à la tombée de la

nuit, et les étoiles, mais pas parlant ensemble assis sages, à côté des arcs et de la branche cassée. Assis sages on aurait été comme Elle et l'Ancien.

On se serait pas fait mal. On leur aurait pas parlé... Qu'est-ce qu'on aurait pas dû faire... ?

Je n'aurais jamais dû quitter mon air grave et sérieux. La communauté aurait continué de voir en moi le fou inoffensif qui trace dans le sable les figures par lesquelles l'esprit s'accorde au monde, et se pose à lui-même d'éternels problèmes que la vague efface. Ils n'auraient jamais soupçonné que mon regard comme un compas pointait dans toutes les directions. Ils n'auraient jamais découvert que ne craignant aucune figure je suis le seul à me permettre de regarder les autres en face. Et ce talent si nécessaire à ce qu'ils restent unis, rien qu'en riant de moi, serait resté secret.

Le photographe qui, aujourd'hui, est venu de très loin pour fixer l'image de notre communauté a cru sans doute faire œuvre utile. J'ignore s'il compte demeurer longtemps parmi nous. Ce que je sais en toute certitude, c'est que sur la photo je suis au premier plan, absorbé par mon travail, l'air grave et sérieux. Pourquoi me suis-je laissé tenter par le démon de l'ironie ?